

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

I

MARGUERITE

Leur amour avait été comme un coup de foudre dans un ciel serein. C'était un soir. Le hasard les avait mis en présence dans les salons de M. et Mme Spierling. Ils se voyaient pour la première fois. Qui des deux regarda l'autre le premier ? Il serait impossible de le dire ; eux-mêmes probablement n'en savent rien. Toujours est-il que dès que leurs regards se furent croisés, ils ne cessèrent de se reporter l'un sur l'autre, comme deux aimants, obéissant à une attraction fatale et aveugle.

Marguerite était si belle ! L'ovale du visage, presque pur, s'encadrait merveilleusement dans les ondes soyeuses d'une chevelure blonde. Des mèches folles jetaient leurs spirales légères sur la blancheur du front, comme un vol d'oiseaux échappés du nid maternel. Les traits, presque réguliers, respiraient l'élégance, la fraîcheur et la santé. La peau blanche prenait aux joues des tons roses accentués encore davantage à cette heure par un bon feu qui flambait dans la cheminée du salon, ou plutôt, par l'émotion nouvelle qui venait subitement de s'emparer de la jeune fille.

Une sensation délicieuse courait dans ses veines, activant la circulation du sang qui coulait en filets limpides, comme des veines bleues sur la blancheur du marbre. Les ailes délicates du nez semblaient vibrer sous un souffle invisible, et les coins de la bouche toute rose avaient de légères contractions comme ces plis à peine perceptibles qui s'ébauchent, le soir, sur la surface d'un lac tranquille.

Une femme, grande, maigre, venait de se mettre au piano et d'attaquer l'air : *O mon Fernand*. La voix était claire, sonore, bien timbrée, mais sans chaleur et sans expression. Cependant, soit par politesse, soit par intérêt, un grand silence s'était fait tout à coup dans la tiédeur du salon, et des flots de mélodie coulaient sur les têtes attentives des invités.

Seules, deux vieilles dames dans un coin, s'entêtaient à continuer à demi-voix une conversation entamée depuis une demi-heure sur les avantages de la tempérance et les vicissitudes du temps, et le bourdon incessant de leurs paroles servait d'accompagnement au piano. Toutes les autres personnes formaient un cercle recueilli. Les unes paraissaient écouter consciencieusement ; les autres observaient silencieusement leurs voisins, les femmes surtout avec cet esprit critique qui leur est si familier.

Ce n'était qu'une réunion très ordinaire, presque une soirée de famille, mais la compagnie était certainement une des mieux choisies de la ville de Charlottetown. Toutes les physionomies, jeunes et vieilles, respiraient un air de distinction accentué encore par leur attitude recueillie. Il y en avait de toutes conditions : physionomies réverses de jeunes gens et de jeunes filles, visages plus graves de vieillards robustes et bien conservés. Ils pouvaient être une vingtaine.

L'ameublement du salon formait un cadre magnifique à ce charmant tableau. Sur la tapisserie d'or et à fleurs des murs s'étaient de belles toiles, dont quelques unes signées d'un nom fameux. Sous les pieds, un tapis moelleux au fond vert avec des fleurs multicolores, comme une prairie émaillée de pâquerettes et de boutons d'or. Au-dessus des têtes, le plafond étendait sa surface blanche, relevée çà et là de lignes en relief et de dessins aux angles. Du centre descendait une suspension gracieuse, divisée en plusieurs tiges comme les branches d'érables couvertes de plantes grimpantes, et aux extrémités desquelles s'échappaient

des jets de gaz formant une couronne de flammes. Une lumière douce s'épandait dans tout l'appartement, mêlée au rayonnement tiède du feu de la cheminée, allumant l'or des tapisseries et des tableaux, rehaussant le poli des meubles et le satiné des étoffes, se reflétant dans les vitres des fenêtres et entourant d'une chaude caresse les chinoïseries qui souriaient d'un sourire malin et satisfait du haut de leurs étagères. A peine çà et là les meubles projetaient ils quelques bribes d'ombres comme des formes d'animaux fantastiques accroupis sur les tapis. La grande baie vitrée, formée par la ronde avancée sur la rue, s'allumait de toutes les flammes du gaz qu'elle reflétait et donnait ainsi au salon des profondeurs mystérieuses.

Marguerite s'était installée dans la pénombre d'un grand rideau de reps vert. Ainsi placée hors de la direction des regards qui étaient tous concentrés sur le piano, la tête à demi noyée dans l'ombre, elle pouvait regarder à loisir. Alfred s'était placé devant elle sans que personne pût s'en apercevoir. Elle avait des attitudes de chatte pelotonnée dans un coin et guettant sa proie. Par moments, elle semblait sommeiller dans le recueillement de la musique ; puis sa paupière se soulevait lentement et l'œil avait des fixités étranges comme une prunelle de fauve dans la nuit. C'était d'abord une lueur timide, un éclair rapide, puis le regard, plus assuré, certain d'être compris cette fois, s'épandait comme une caresse. On eût dit un océan de tendresses, comme si toute l'âme de la jeune fille eût débordé de ses yeux humides de passion.

Le jeune homme et la jeune fille s'étaient compris, dans ce langage muet, plus expressif que toutes les paroles. Ils s'étaient dévoilé l'un à l'autre leur amour.

Ils paraissaient si bien faits l'un pour l'autre. Tous deux jeunes, grands et beaux. Alfred avait une de ces physionomies distinguées qui attirent de suite la sympathie, des traits assez réguliers, un front intelligent, des cheveux blonds. Chose étrange : il avait une ressemblance frappante avec Marguerite. C'était la même élégance de traits, quoique plus prononcés chez le jeune homme, les mêmes yeux surtout, des yeux clairs et limpides comme un coin de ciel bleu. Le hasard a de ces bizarreries, et c'est peut-être là qu'il faut chercher le secret de cette affection subite des deux jeunes gens.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait aucun calcul de leur part. Ils se connaissaient à peine ; ils s'étaient peut-être entrevus à une ou deux reprises dans la rue, et pour la première fois ce soir le hasard les mettait en présence l'un de l'autre. On voit qu'ils n'avaient pas perdu leur temps. Et comme les minutes leur semblaient courtes ! Qu'ils eussent voulu les prolonger !

Mais bientôt les derniers accords du piano s'évanouirent dans le silence, et la conversation s'éleva de nouveau en fusées légères de tous les coins du salon, comme une bande d'oiseaux, posée un instant à terre, reprend subitement son vol dans l'espace.

On entendit alors la voix des deux vieilles dames :

— Il y a trente ans, disait l'une, que l'on n'a pas vu un hiver si précoce et s'annonçant avec une telle vigueur. Nous sommes à peine aux premiers jours de décembre, et déjà la navigation est arrêtée.

— Oui, dit l'autre, il y a, paraît-il, plusieurs navires de gelés dans la baie...

A ces paroles, un gros monsieur éclata de rire. — Comment ! est-ce qu'il fait véritablement froid au point de geler les planches des navires ?

Son interlocutrice l'arrêta par un regard qu'elle fit aussi fâché qu'elle pût :

— Toujours le même donc, M. Spierling. Il faut mettre le point sur les *i*, avec vous. N'avez-vous pas compris que les navires sont pris dans la glace ?

— A la bonne heure ! je vous comprends maintenant, s'écria M. Spierling en se rejetant au fond de son fauteuil pour rire tout à son aise du bon tour qu'il venait de jouer encore à Mme Emily.

Mais, Mme Emily était habituée aux quolibets de M. Spierling, et elle ne se déconcertait pas pour si peu.

La conversation reprit de plus belle.

— C'est tout de même bien désagréable, fit observer un monsieur entre deux âges, de cet air sérieux que les hommes d'affaires anglais apportent même au milieu des plaisirs. Les bateaux ordinaires ne peuvent plus faire la traversée à cause de la glace, et le *Stanley* n'est pas prêt, ce qui fait que nous sommes sans nouvelles du continent depuis près de huit jours.

— Pardine, s'écria une voix de jeune fille. Nous serons bientôt comme Robinson Crusôé dans son île.

Cette raillerie, soulignée de quelques rires, ne fit pas perdre à la conversation le ton sérieux qu'elle avait prise.

— Heureusement qu'il nous reste encore le télégraphe, reprit un voisin. Pour moi, je fais toute ma correspondance par l'électricité. Cela me coûte cher, certainement ; mais au moins mes affaires n'éprouvent pas de retard.

— C'est vraiment déplorable, ajouta M. Spencer, politicien appartenant au parti libéral, c'est-à-dire de l'opposition. Le gouvernement fédéral nous a dotés d'un bateau capable de faire la traversée de l'île au continent par presque tous les temps à travers la glace ; mais encore faut-il que ce bateau soit prêt au moment voulu. Ce retard cause des préjudices énormes au commerce et à toute la population. Il est inexcusable. On voit bien que le gouvernement fédéral se soucie de l'île du Prince Edouard à peu près comme un poisson d'une pomme.

M. Spierling l'interrompit de sa bonne voix un peu railleuse :

— Ah ! bah ! vous exagérez toujours les choses. Nous ne sommes pas parfaits, que diable ! et pour quelques jours de retard dans votre correspondance, vous n'en serez pas mort.

— *Time is money*, répondit sentencieusement M. Spencer.

— Vous vous plaignez, ajouta un vieux monsieur, mais qu'auriez-vous donc dit, si vous aviez été ici il y a quarante ans, alors que le télégraphe n'existait pas et qu'on avait de communications avec le continent que par navire à voiles et que pour la plus grande partie de l'hiver nous étions isolés dans notre ceinture de glace et sans nouvelles de l'extérieur.

— Bah ! bah ! tout cela est très joli ; mais cela ne prouve rien, sinon que nous avons fait des progrès depuis ce temps-là et qu'aujourd'hui, il n'y a pas de raison valable pour que nous restions si longtemps sans communications avec le continent.

Tandis que ces messieurs discutaient ainsi sur ces graves questions, il s'était formé à côté d'eux un groupe composé principalement de dames et de quelques jeunes gens, où s'agitaient des propos plus mondains.

D'abord, Mme Spierling, une dame d'environ dix ans plus jeune que son mari, ce qui laissait encore à son compte une quarantaine d'années, mais encore très fraîche et bien conservée. Les cheveux abondants se séparaient autour du front en longues torsades qui descendaient jusqu'au bas des oreilles, jetant une ombre d'austérité sur ce visage calme. Les yeux bons et doux, s'allumaient parfois, dans la discussion, d'un éclair malicieux. Puis Mme Spencer, une grande blonde, belle, distinguée, d'environ quarante ans aussi ; avec une masse de cheveux noués sur le sommet de la tête ; et enfin tout un essaim de jolies filles rieuses, entourées de jeunes garçons plus graves. L'atmosphère du salon s'échauffait toujours et les voix flûtées des femmes se mêlaient aux intonations plus graves des hommes, pendant que du dehors venaient des bruits de rafale, comme des plaintes de malheureux égarés dans la tempête.

— Cette nuit va être terrible, soupira une dame. Mon Dieu ! que je plains les malheureux matelots qui vont être ballottés par les flots !

— Hélas ! reprit une autre, ce n'est que trop commun dans nos parages. Notre île, plate et sans protection, est littéralement balayée par les brises du nord-est. Heureux encore quand nous n'avons pas d'accident comme celui de l'autre jour où tant de navires ont été jetés à la côte.

— Y a-t-il eu des noyés ?

— Oui, quelques-uns ; tous des étrangers dont les familles nous sont inconnues. Il y a cependant